

Epilogue

Jean Ladrière comme source d'inspiration

Philippe Van Parijs

In *Lire Jen Ladrière. Une introduction à son oeuvre* (Jean Leclercq & Thierry Scaillet eds.), Louvain-la-Neuve: Presses universitaires de Louvain, 2020, 353-358.

“Merci à vous, Jean Ladrière, pour cette lueur dans vos yeux, intelligente et attentive, étonnée, amusée souvent, facétieuse parfois, jamais narquoise, qui venait si souvent éclairer tout votre visage, une lueur qui était encore là, bien intacte, au moment où, il y a maintenant déjà près de trois semaines, vous avez fermé les yeux pour ne plus les rouvrir, une lueur faite d’émerveillement et de tendresse, d’espérance aussi, une lueur qui ne s’est pas éteinte à jamais lorsque vos paupières l’ont recouverte pour toujours, parce qu’elle continuera d’habiter beaucoup de ceux qui ont eu le privilège de vous connaître, parce qu’elle continuera de les inspirer, de les soutenir, de les faire sourire, et parce qu’ils auront eux-mêmes à cœur de la transmettre à leur tour.”

Ce que je souhaite faire dans cette brève intervention, c’est expliciter ce fragment du message de gratitude et d’adieu que j’ai prononcé à la collégiale de Nivelles le 30 novembre 2007, lors des funérailles de Jean Ladrière.¹ Il ne s’agira pas d’une discussion d’un aspect de sa pensée, mais seulement d’une illustration du sens dans lequel, pour moi comme pour beaucoup d’autres, il a été, est et restera une source d’inspiration. Pour fournir cette illustration, je me bornerai à évoquer l’un ou l’autre moment de la longue connivence qui nous a liés et à citer quelques passages du long entretien qu’il m’a accordé, à la demande de la revue *Louvain*, à l’occasion de son quatre-vingtième anniversaire.²

Ecouter pour éclairer

Mon souvenir le plus lointain de Jean Ladrière remonte à l’époque où j’étais encore à l’école secondaire et assistais régulièrement aux conférences philosophiques des Facultés universitaires Saint Louis. Il m’est arrivé plus d’une fois d’avoir le sentiment de n’avoir rien compris, ni de la conférence ni des discussions qui les suivaient, jusqu’à ce qu’on donne la parole à un petit monsieur qui s’était fait prier pour s’installer au premier rang. L’opacité faisait alors place à la clarté, les ondes brouillées à la musique limpide. La proposition de synthèse de ce qui avait été dit jusque là était convaincante et la question posée avec modestie avait pour moi son sens. Qui était donc l’auteur de ces interventions lumineuses ? Un certain Professeur Ladrière, me dit-on, de l’Université de Louvain.

Lorsqu’après des candidatures à St Louis je suis arrivé à Louvain en 1971, j’ai hésité quelque temps entre les licences en économie et en philosophie. Si j’ai choisi la philosophie, Jean Ladrière y est pour beaucoup. C’est chez lui que je me suis pointé pour lui demander de diriger mon mémoire. Je pensais le faire sur Gaston Bachelard. Intéressant, m’a-t-il dit, mais

¹ “Merci, Jean Ladrière”, intervention à la Collégiale Sainte Gertrude de Nivelles à l’issue des funérailles du professeur Jean Ladrière, le vendredi 30 novembre 2007. Disponible sur <https://uclouvain.be/fr/chercher/hover/speeches.html>

² « Dépasser l’opacité pour décider par moi-même », version abrégée dans *Louvain*, février 2002; version intégrale dans *Discours vespéral ou pensée de l’aube? Hommage à Jean Ladrière*, dossier de *Perso. Regards personnalistes* 17, janvier 2009, 4-9. Disponible sur <https://uclouvain.be/fr/chercher/hover/interventions-0.html>

pas très rigoureux. Pourquoi pas Popper ? Ce fut le début de ma conversion à la philosophie analytique. Après deux mémoires sous sa direction, je deviens aspirant FNRS et pars à Oxford. Je prépare deux thèses, l'une en sociologie pour Louvain avec lui comme promoteur, l'autre en philosophie pour Oxford, qu'il suit également chapitre par chapitre.

Ayant dirigé bien moins de thèses que lui depuis lors, je reste émerveillé par la quantité de thèses et de mémoires qu'il parvenait à suivre simultanément. Tout comme je reste impressionné par les mémorables séminaires de troisième cycle en philosophie des sciences du vendredi soir. D'année en année, les thèmes les plus divers s'y succédaient : physique quantique, théorie des catastrophes, Whitehead, exégèse de Saint Jean, théorie de l'évolution, marxisme, philosophie politique anglo-saxonne, psychanalyse et j'en oublie. Leur succès devait tout à l'incroyable réceptivité de Jean Ladrière : un calibre intellectuel et une culture lui permettant de comprendre en profondeur et synthétiser les contributions les plus diverses, combinés avec une bienveillance à l'égard des contributions même les plus confuses, qu'il aidait à clarifier et faire comprendre au public multidisciplinaire qu'il réunissait.

Lorsque je l'ai interviewé à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, je lui ai demandé à laquelle des innombrables tâches qu'il a assumées à l'Université il a pris le plus de plaisir. Sa réponse, qui formule bien une des dimensions dans lesquelles il a été pour moi un grand modèle, ne m'a guère surpris :

« Celle dont je garde le meilleur souvenir est incontestablement l'enseignement, surtout de deuxième et troisième cycles. Au second cycle, il s'agissait de cours de questions spéciales de philosophie de la nature et de philosophie des sciences, dont le sujet changeait chaque année. J'avais donc à élaborer le cours tout en le donnant. Je m'instruisais ainsi moi-même. Mais surtout j'avais le sentiment de partager avec les étudiants l'expérience intellectuelle que constituait l'exploration d'une nouvelle problématique. D'autre part, comme le second cycle comporte la présentation d'un mémoire, j'étais amené chaque année à diriger un certain nombre de mémoires de licence, ce qui était l'occasion de rencontres toujours très instructives avec les étudiants qui venaient me trouver pour choisir un sujet de mémoire et pour orienter leurs recherches. Presque toujours les étudiants que j'ai ainsi connus plus personnellement avaient déjà, en venant me trouver, une orientation définie, mais il s'agissait de la préciser et d'organiser un plan de travail suffisamment articulé. J'étais ainsi le témoin d'un travail d'exploration et de construction qui avait toujours quelque chose de fascinant.

Mais c'est évidemment le troisième cycle, avec les thèses de doctorat, qui était bien plus encore l'occasion d'échanges toujours intéressants et souvent fort inspirants. Suivre un parcours de recherche pendant une période prolongée et le voir aboutir à son terme, dans l'épreuve de la soutenance, est une expérience extraordinaire. Je dois ajouter que, dans le cadre du troisième cycle s'inscrivaient aussi les séminaires dont j'ai été chargé : séminaire de philosophie sociale et ensuite séminaire de philosophie des sciences. Ce que j'en retiens surtout, c'est qu'ils ont été l'occasion d'une réflexion interdisciplinaire, mettant à profit la complémentarité des perspectives. »

Apprivoiser la technologie

J'en ai aussi profité pour lui demander de laquelle de ses tâches il gardait le plus mauvais souvenir. Sa réponse m'a étonné davantage :

« Celle qui m'a le moins enthousiasmé, je crois que ce fut, à l'époque où j'étais président de l'Institut de Philosophie, la participation au Conseil académique. Je prenais attentivement connaissance des dossiers que l'on recevait avant chaque séance, mais j'avais le sentiment, la plupart du temps, de ne pas saisir la portée exacte de ce qui était en discussion. En

particulier lorsqu'il s'agissait des modifications de programmes, proposées par les Facultés concernées. Ou lorsqu'il s'agissait de questions budgétaires, pour lesquelles, du reste, les décisions relevaient d'autres instances. En définitive, il me semblait que ma tâche était surtout de recueillir les informations qui pouvaient intéresser l'Institut de Philosophie et de les transmettre au Conseil de l'Institut. Ce qui, sauf dans certaines circonstances exceptionnelles, constituait une tâche certes nécessaire mais de caractère plutôt routinier. »

Lorsque je me suis moi-même retrouvé au Conseil académique quelques années plus tard, j'ai compris ce qu'il voulait dire. Mais le progrès technique avait modifié la donne. Il était devenu possible de servir l'Université doublement en cours de séance : en veillant à être attentifs lorsque sont traités les points qui concernent particulièrement ceux que l'on représente et en traitant son courrier électronique, y compris celui reçu en cours de réunion de la part d'autres participants. Ceci me fait penser à une autre dimension, plus anecdotique, dans laquelle je m'attends à ce que Jean Ladrière ait encore à être pour moi une source d'inspiration.

Aussi longtemps qu'il a été professeur à temps plein, on ne peut pas dire qu'il ait fait grand usage de la technologie dans son activité de philosophe. C'est la secrétaire du Centre de philosophie des sciences qui dactylographiait ses écrits et son courrier. Mais en 1986, pour célébrer son éméritat et contribuer à son autonomie post-éméritat, nous avons fait un appel pour lui offrir un des premiers Macintosh. Le coût n'en était pas faible (120.000 FB ou 3000 euros à mon souvenir, pour une mémoire et des potentialités infimes par rapport à ce que nous connaissons aujourd'hui), mais la souscription a dépassé l'objectif et même en ajoutant divers périphériques nous ne sommes pas arrivés à épuiser la cagnotte.

C'était un pari. Allait-il s'y mettre ? Il s'y est mis sans difficulté. Je me souviens lui avoir rendu à visite à Nivelles peu après son déménagement. Son grand espace sous les combles était envahi par un amoncellement de caisses encore pleines, mais sur sa table de travail trônait déjà, allumé, son petit Macintosh. La révolution électronique ne s'est pas arrêtée là. Et Jean Ladrière non plus. A quatre-vingts ans, il est passé à l'internet. La réponse aux questions de l'entretien cité plus haut est sans doute le premier e-mail qu'il ait envoyé. Il commence ainsi : *« Comme vous pouvez le voir votre message est bien arrivé sur mon appareil, qui fait apparaître pas à pas les potentialités qu'il recèle, ce soir en me permettant de vous répondre sans délai trop long. »*

Le dernier message électronique que j'ai reçu de lui date de mai 2005. Sa mémoire de court terme commençait à lui faire défaut, mais son écriture était toujours aussi étincelante: *« Par un effet relativiste, sans doute, votre lettre du mois dernier me paraît arrivée hier ! Je la relis en tout cas aujourd'hui comme portée par la même force de présence que celle dont elle m'a touché lorsque je l'ai lue la première fois. Il n'empêche que j'aurais dû tenir compte du temps du monde pour vous le dire. Je suis fort confus de vous écrire aujourd'hui seulement. Je le regrette d'autant plus que cette lettre ne vous arrivera peut-être plus à Harvard. Espérant que, dans ce cas, elle vous suivra malgré tout, j'ai recours, comme vous le voyez, au système électronique pour vous dire combien j'ai été touché par votre gentillesse et pour vous remercier très cordialement de votre lettre. »* Si Jean Ladrière est ici pour moi un modèle, ce n'est pas seulement par le soin qu'il apporte à la rédaction d'un mail. C'est aussi en démontrant que l'âge ne doit pas empêcher d'adopter, voire même d'embrasser avec enthousiasme, les technologies auxquelles rien ne nous préparait. Dieu sait quelles turbulences technologiques m'attendent encore avant mes quatre-vingts ans (si je les atteins). Je penserai à Jean Ladrière lorsqu'il s'agira d'en relever le défi.

Apprendre à mourir

Je penserai encore plus à lui à mesure que je sentirai ma propre mort s'approcher. J'y ai fait allusion dans mon message d'adieu à Nivelles :

« Merci enfin, Jean Ladrière, pour avoir fait ce que la philosophie est supposée faire : nous apprendre à mourir. J'y pensais dimanche soir, alors qu'était déjà tombée la nuit qui devait accueillir votre dernier soupir, en quittant l'hôpital par le couloir des urgences, celui-là même que j'avais parcouru plus d'une fois naguère, la gorge à peine moins serrée, après avoir vu naître mes enfants. Je venais de dire adieu à cette frêle silhouette que j'avais souvent vue rasant les murs, courbée sous le poids d'un cartable qui semblait peser plus lourd qu'elle, à ce petit homme effacé qui ne se pressait jamais au premier rang, à cet être si chétif, et pourtant l'un des plus formidables qu'il m'ait été donné de connaître, qui était maintenant en train de mourir comme il avait vécu, modestement, discrètement, en s'efforçant de n'importuner personne, de déranger le moins possible, en cédant volontiers à d'autres, aux générations qui l'ont suivi et qui le suivront, une place dont il n'aurait à aucun prix voulu abuser. »

L'attitude face à la mort était aussi un point sur lequel j'avais tenu à l'interroger dans l'entretien du quatre-vingtième anniversaire :

« Dans ses écrits autobiographiques, que vous avez édités avec Eugène Collard, Jacques Leclercq, retraité depuis quelques années, écrit de lui-même: "Il avait eu une vie complète, avait accompli toute l'oeuvre qu'il croyait pouvoir accomplir. Il y a peu d'hommes qui aient ce privilège. Maintenant c'était fini. Il n'y avait plus qu'à attendre la visite du Seigneur. Mais le Seigneur ne se pressait pas. Il fallait continuer à vivre. Or il n'avait plus rien à faire. C'était assez embarrassant." Et pour passer le temps, il rédigea encore quelques livres. Votre propre attitude face à votre vie, à votre retraite, à votre mort, est-elle très différente de celle exprimée dans ce passage par un de vos aînés dont la personnalité vous a marqué? »

La réponse que Jean Ladrière apporta alors à cette question formule bien une dernière dimension, et non des moindres, dans lesquelles il est et restera pour moi une inépuisable source d'inspiration. Je termine en la citant intégralement :

« C'est bien Jacques Leclercq qui a écrit de lui-même, lorsqu'il a quitté l'Université, ces phrases que vous rappelez: « Il avait eu une vie complète, avait accompli toute l'oeuvre qu'il croyait pouvoir accomplir ». Il a eu bien raison d'écrire aussi : « Il y a peu d'hommes qui aient ce privilège».

Je dois avouer que je ne suis pas de ces hommes, en ce sens que je n'ai pas, comme Jacques Leclercq, le sentiment d'avoir accompli toute l'oeuvre que je croyais pouvoir accomplir. Il est vrai que j'ai reçu ce privilège de vivre au-delà de quatre-vingts ans et même de pouvoir encore poursuivre un certain travail, fût-ce au ralenti. Je pourrais dire que, de ce point de vue, j'ai eu une vie accomplie. Mais je garde, jusqu'ici en tout cas, le sentiment de n'avoir pas pu accomplir ce que j'ai cru devoir accomplir, et d'avoir toujours devant moi la perspective d'une tâche à réaliser.

J'ai par là un rapport au temps différent de celui qu'évoque Jacques Leclercq. D'une part, en me tournant vers le passé, j'y vois des tentatives partielles pour exprimer, à tout le moins de façon inchoative, ce que j'entrevois plus ou moins confusément. Mais je vois surtout le caractère très inadéquat, beaucoup trop partiel et beaucoup trop timide, de ce que j'ai pu exprimer. Et d'autre part, en me tournant vers l'avenir, je le vois comme appelant un travail encore à faire, qui d'une certaine manière serait le sens de ce que j'ai tenté de faire pendant le temps passé, et qui serait une démarche ultime.

Naturellement je ne sais pas du tout ni si j'aurai encore le temps de me consacrer à un tel travail ni, à supposer que le temps me soit encore donné, si j'aurais la vision et l'énergie nécessaires pour le réaliser. Mais je vois pour le moment le temps qui me reste comme le temps d'une tâche que j'ai encore à accomplir.

Je me dis que cette façon de vivre le temps est aussi une manière de se préparer à la mort. Même si je ne puis plus rien écrire, je me dis que j'aurai au moins vécu dans la perspective, demeurée ouverte jusqu'au terme, d'une tâche à accomplir.

De toute façon, quoi que je fasse ou ne fasse pas, je sais qu'il ne pourra y avoir adéquation entre ce que j'aurai éventuellement pu faire et ce que j'aurais dû faire. C'est pourquoi, dès à présent, je m'en remets entièrement à la miséricorde de Dieu. »